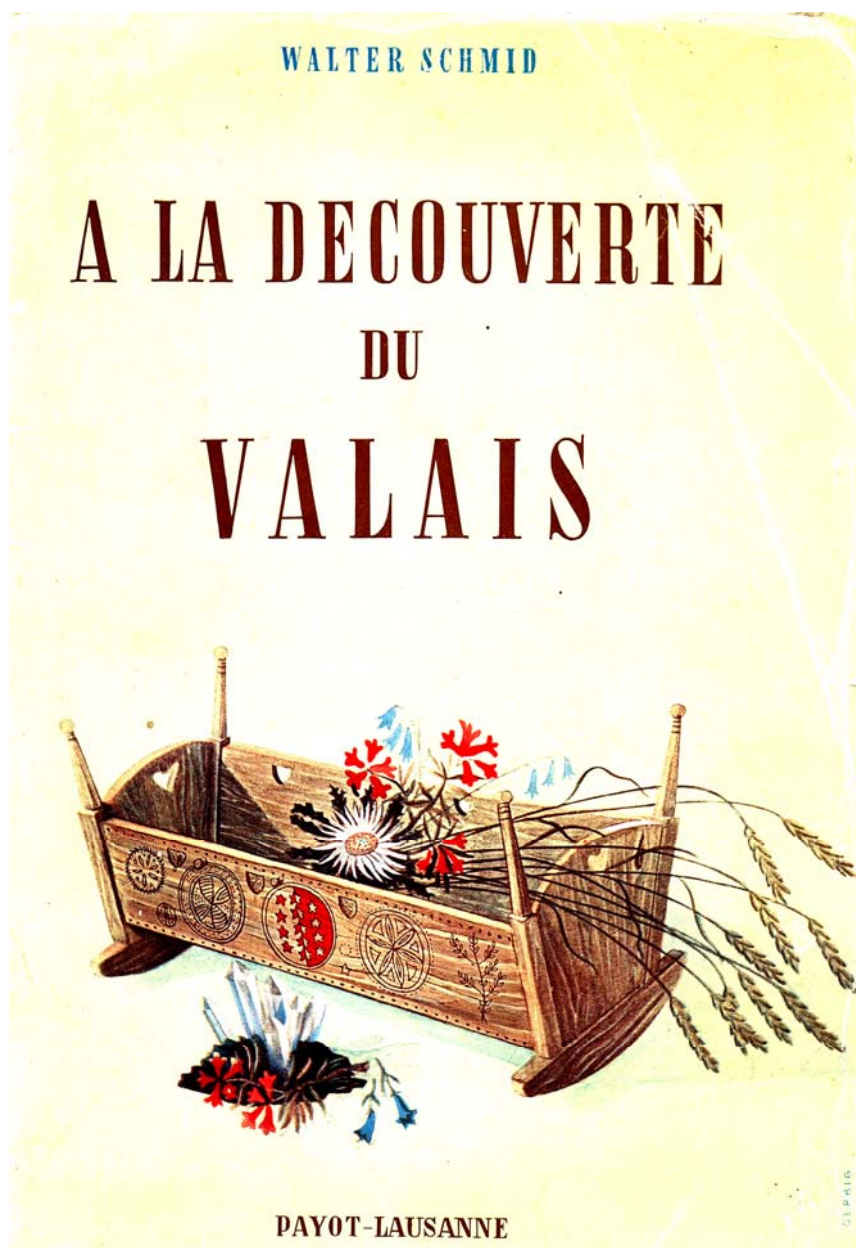


A la découverte du Valais

Deux mots d'abord sur l'ouvrage. Edité par Payot en 1947, imprimé aux Imprimerie Réunies S.A., Lausanne.

L'ouvrage est de 224 pages. Impression correcte pour le texte. Pour les nombreuses photos faites par l'auteur qui se défend, celles-ci n'ont pas du être imprimée selon la technique de l'héliogravure. Semi-mattes, elles souffrent d'un léger voilage. Elles n'en sont pas moins parlantes et offrent, déjà par leur nombre, une bonne idée de ce Valais de naguère.

Nous avons choisi ici quelques pages traitant de la Gemmi, de Loèche-les-Bains et naturellement des Echelles d'Albinen, nos sujets préférés en ce qui concerne le Valais !



WALTER SCHMID

A LA DÉCOUVERTE DU VALAIS

ADAPTATION FRANÇAISE DE
A. JAQUEMARD

avec 110 photographies de l'auteur en hors-texte



LIBRAIRIE PAYOT
LAUSANNE

1947

Tous droits réservés

TRAVERSÉE DE LA GEMMI

Quatre passages conduisent en Valais à travers les Alpes bernoises : le Lötschenpass, la Gemmi, le Rawyl et le Sanetsch. La Gemmi est le plus commode, peut-être aussi le plus beau.

Chaque année, plus de vingt mille personnes font la traversée de Kandersteg à Loèche-les-Bains. Si vous n'en croyez les statistiques des offices de tourisme, voyez plutôt dans n'importe quelle auberge, entre l'extrémité septentrionale du tunnel du Lötschberg et le terminus de la ligne de Loèche. Une cohue de membres de clubs de quilles, d'« amicales » de contemporains, de députés en redingote, de dames à hauts talons, déferle sur le col prestigieux. Est-il un seul citoyen bernois qui, à l'appel de l'évasion, n'ait tenu, une fois au moins, à « faire la Gemmi » ?

Et pourtant ils sont bien rares, ceux qui se rendent compte, peu après la dure montée de Kandersteg, qu'ils foulent le sol valaisan. L'auberge de Schwarenbach appartient au Valais ; le romantique Daubensee est un lac entièrement valaisan. Au moyen âge déjà, les Valaisans s'attribuèrent le bel alpage de la Spitalmatte, ancien domaine des évêques de Sion. Toutes les fois qu'il fallut fixer une limite précise, on en vint aux mains. En 1871 seulement, on établit définitivement la frontière : désormais, un trait coupe le pâturage en deux morceaux. On pense bien que le plus puissant des partenaires ne s'est pas laissé ravir la part du lion.

Du Daubensee au col, le promeneur sent grandir son impatience : il pressent que, là-haut, tout le panorama des Alpes valaisannes va

lui être offert, d'un seul coup. Et pourtant, seul l'initié devine la Dent-Blanche dans cette cime lointaine, la première que l'on aperçoit, au delà de la vallée du Rhône. Bientôt des silhouettes émergent à l'horizon sud : le Cervin, l'Obergabelhorn, le Rothorn de Zinal, le Weisshorn et les Mischabel. Le Weisshorn surtout apparaît dans toute sa gloire. L'indifférence est-elle de mode ? On en doute, à voir tant de gens s'essayer à nommer les sommets. Certes, cela ne va pas sans quelques confusions ; en saurait-il être autrement, devant ce cortège innombrable ?

Le chemin qui dégringole sur le versant sud du col mériterait le nom d'Axenstrasse des piétons. Pour lancer un chemin muletier dans cette rude falaise, presque verticale, il a fallu non seulement de l'argent, mais aussi de l'audace. Ce fut là un exploit à faire pâlir les constructeurs des modernes routes alpestres. Ce large chemin, tel qu'il se présente aujourd'hui, date des années 1739 à 1741. Pendant des siècles, la Gemmi demeura la liaison la plus directe entre Berne et le Valais. L'ouverture du Lötschberg lui a enlevé toute son importance, tant pour le trafic des voyageurs que pour celui des marchandises. De vieilles chroniques nous décrivent les sentiments de terreur qu'inspirait aux plus téméraires une descente de la Gemmi, à dos de mulet. Il paraît que les braves bêtes ne méritaient pas toujours entière confiance : parfois, une diabolique envie les prenait de basculer leur charge dans le vide. Ces animaux entêtés se refusaient à comprendre ce que leur conduite avait de scandaleux. Aussi, l'on dut interdire la descente du col à dos de mulet.

Au fur et à mesure que l'on s'approche de la vallée, les cimes disparaissent à l'horizon. Le Cervin, puis les Mischabel, puis la Dent-Blanche. Seul, le Weisshorn dresse encore sa tête, au-dessus du versant méridional de la vallée du Rhône. Lorsque vous arrivez au premier banc, tout peint de vert, que la société de développement

de Loèche met à la disposition de ses hôtes, le colosse a disparu. L'horizon se rétrécit, l'éclat des neiges pâlit.

Loèche-les-Bains ! J'ai trouvé, dans une relation de voyage assez récente, une description de cette station. Les termes en sont peu flatteurs ; voyez plutôt :

« Loèche-les-Bains possède depuis longtemps des sources célèbres, à juste titre, pour la guérison d'un grand nombre de maux dont on ne saurait rendre responsables les malades. Elles sont souveraines pour d'autres affections, de celles que l'on contracte pour avoir suivi à la lettre le précepte connu : vivre, aimer et boire ! Le monde des malades qui viennent y chercher un refuge est divers comme les vertus de ses sources. Voici la foule des corps en ruines — des ruines parées, attifées, parfumées, — des viveurs français pour la plupart. Un passé de plaisirs a gravé leurs faces de hiéroglyphes ; il n'est point besoin d'être grand clerc pour les déchiffrer. Voici des malades pitoyables, des demi-infirmes, des paralytiques ; voici des malformations de tout ordre. Certains boitent sur des béquilles. Des gardes en conduisent d'autres, lamentables silhouettes, emmitouflées, dans de petites voitures. Puis voici de nouveau ceux qui ne cherchent ici qu'un fortifiant. A travers cette cohue, le demi-monde s'ouvre un sillage... »

Cette subtile description ne devait guère m'engager à prendre mes quartiers de vacances à Loèche. Et pourtant, dès le soir de mon arrivée, j'ai pu faire une constatation réjouissante. Aurait-on consciencieusement nettoyé la piscine cosmopolite ? On pourrait le croire : dix jours durant, j'ai cherché en vain des inscriptions hiéroglyphiques et je n'ai rien rencontré sur mon chemin qui appartînt, de près ni de loin, au demi-monde... Je n'ai vu d'autres ruines que celles de deux « raccards » délabrés. Faut-il penser que notre pauvre humanité a pourtant fait quelque progrès, au cours des trente dernières années ? Quoi qu'il en soit, Loèche-les-Bains ressemble

aujourd'hui à bien d'autres stations thermales. On n'y trouve ni casino, ni golf à neuf ou à dix-huit trous ; on y cherchera en vain un dancing en plein air ; on n'y fera point toilette pour dîner à l'hôtel. Voilà des faits peu favorables, aux yeux des agences de voyages ; beaucoup y verront, au contraire, un attrait de plus. Ce qui m'a surpris bien davantage, dès l'abord, ce sont les innombrables toitures de tôle ondulée. Hélas ! Loèche n'a plus rien d'un beau village valaisan. On approuvera le Conseil d'Etat de Sion qui cherche à proscrire la tôle, élément absolument contraire au paysage. On veut limiter l'extension alarmante de ce fléau, et l'on fait bien. Mais la demeure montagnarde a-t-elle adopté ce revêtement qui l'enlaidit, il n'est pas facile de l'en débarrasser.

Des établissements humains en pays valaisan, Loèche-les-Bains est un des plus anciens. On y a fait des trouvailles archéologiques du IV^e siècle avant l'ère chrétienne. Tout permet de supposer que les Romains utilisaient les eaux qui jaillissent au pied de la Gemmi. On connaît une vingtaine de ces sources thermales, autour de Loèche ; cinq ont été captées. L'eau sort du sol à une température de 51 degrés ; pour les bains, il est nécessaire de la laisser refroidir à 38 degrés. La cure dure 21 jours. L'eau radioactive fait merveille pour le traitement des rhumatismes et des sciaticques ; elle combat l'ankylose et favorise la guérison des affections osseuses. On connaît des malades qui, après quelques semaines de cure, ont jeté leurs béquilles et s'en sont allés, le pied léger, le cœur joyeux, sur le chemin de la Gemmi.

Mon voyage en terre valaisanne par la Gemmi n'aurait su trouver une conclusion à Loèche-les-Bains. A l'exception du fendant et des toits de tôle ondulée, on n'a guère l'impression de s'y trouver en Valais. Le bleu du ciel a les mêmes nuances que celui de Kandersteg. Pour découvrir la sérénité proverbiale de l'atmosphère du Valais, il convient de poursuivre sa route, plus bas, vers la grande

vallée, toute balayée, d'amont en aval et d'aval en amont, par un courant d'air sec. L'expression courante : « C'est un autre vent qui souffle » pourrait bien être née sur les bords de la Dala. Nulle part ailleurs, on ne sent mieux ce grand changement, qu'au cours d'une promenade de Loèche-les-Bains à la vallée du Rhône : on passe littéralement de la pluie au soleil.

La deuxième étape de mon itinéraire valaisan me mena de Loèche-les-Bains à Albinen, puis à Loèche-Ville. Tandis que, légèrement équipé, je m'engageais dans la splendide allée qui conduit aux fameuses échelles d'Albinen, des chansons s'élevaient des piscines, où l'on prenait le petit déjeuner, autour des tables flottantes. Une demi-heure, et voici le pied de la falaise ; ici se termine le chemin, sur terre ferme tout au moins. Des échelles remplacent la voie. Sur les cartes postales, ce sentier aérien paraît plus escarpé encore. Sur un sapin, là, tout près, un écureuil grignote minutieusement son déjeuner. Il regarde le voyageur matinal, arrêté au pied de la première échelle, examinant la suite de son excursion. Pas le moindre doute, la gracieuse petite bête n'attend que le moment où je vais rétrograder devant les échelles. J'en suis bien certain : si j'hésite davantage, l'écureuil va saluer ma retraite d'un coup de sifflet strident. Il est peut-être capable de me jeter le cône de mélèze qu'il est en train de déchiqueter. Pas de sifflet, pas de bombardement intempestif : je m'engage incontinent sur la voie aérienne, à la manière d'un pompier grim pant à son échelle. Elles inspirent quelque méfiance, les échelles d'Albinen, mais pourtant elles paraissent solidement amarrées. Evidemment, si vous êtes sujet au vertige, vous ferez mieux de vous résigner aux sifflets de l'écureuil, voire aux « pives »...

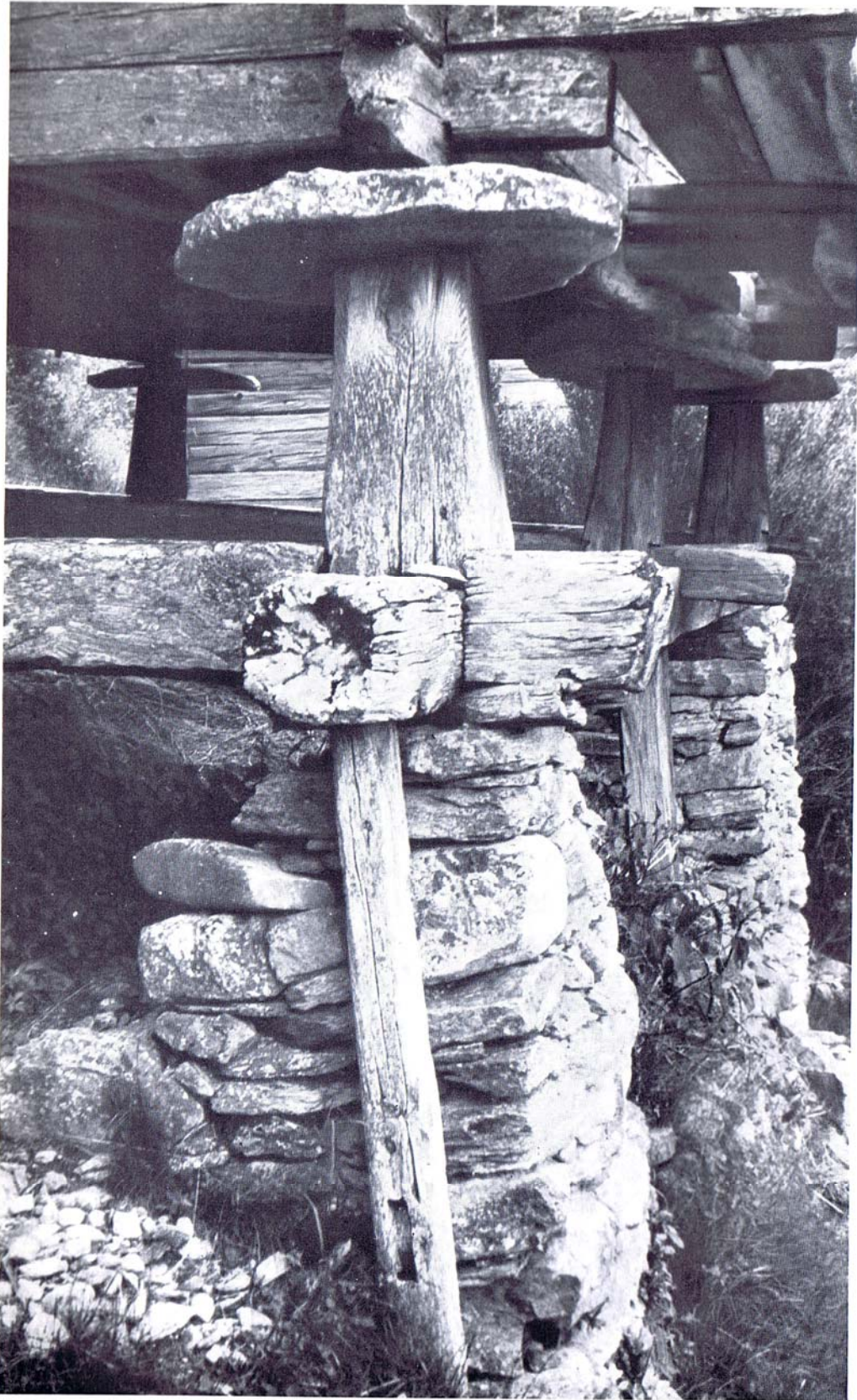
Du haut des échelles au village d'Albinen, une magnifique promenade me conduisit à travers des forêts lumineuses, des frais alpages et des champs étroits. Sur mon passage, des ramiers s'envo-



Sur le chemin de la Gemmi



Echelle d'Albin



Des disques de pierre protègent le blé des greniers de la visite des rongeurs indésirables

lèrent, puis un autour, puis un busard — un zoologiste leur eût probablement donné d'autres noms. Des écureuils grimpaient à chaque arbre ; sur chaque mur des lézards prenaient des bains de soleil. Vie intense d'une nature vierge, dans sa diversité multiple, à l'écart des grands chemins.

Albinen est un riant village qui éparpille sur la pente ses ruelles raboteuses. Il est temps de se restaurer, après deux heures de marche sur un versant inondé d'un soleil de plomb. Où trouver une auberge ? O surprenante découverte ! Albinen n'en possède point. Un village de trois cents âmes sans « pinte » ? Il y a quelques années, on voulut en ouvrir une ; le gouvernement valaisan accorda l'autorisation nécessaire. Mais la commune était d'un autre avis, et la « pinte » d'Albinen demeura un projet. A quoi bon d'ailleurs ? Les habitants d'Albinen n'ont-ils pas tous leurs caves et le vin de leurs vignes, ces coteaux de Loèche ou de Varen, plus bas dans la vallée ? Je tirai ma révérence au village sans auberge et je redescendis sur la route qui serpente de Loèche-les-Bains au Rhône. Là, je parvins enfin à découvrir un toit accueillant.

Arrivé au bord de la Dala, on a le choix : gagner le Valais romand par Varen et Salgesch, ou bien, suivant la route de la vallée jusqu'à Loèche-Ville, rester dans le domaine alémanique. Si l'on a opté pour la première solution, il faut franchir la Dala, puis prendre une route pittoresque qui offre un coup d'œil unique sur le Rhône. Par l'autre voie, on atteint en une bonne demi-heure le bourg de Loèche dont les tours médiévales surveillent le sillon du Rhône. De la terrasse, entre l'Hôtel de Ville restauré et le donjon massif, on aperçoit, au delà de la forêt de Finges, toute la large vallée, jusqu'aux collines de Sierre, baignées de soleil. Par temps clair, on devine même les coteaux de Sion. Ici plus de hautes cimes : les yeux se reposent sur les lointains vaporeux. Et l'on songe à ce Valais, terre des monts, qui est aussi par excellence celle de la plus belle des vallées.